

Entretien avec Gabriel Arcand

Paul Éliani

Volume 7, numéro 4, mai-juillet 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Éliani, P. (1988). Entretien avec Gabriel Arcand. *Ciné-Bulles*, 7(4), 31–33.

Paul Éliani

«Mentir avec tout son cœur.»

■ Au théâtre, Gabriel Arcand fait assez peu de concessions. Il

préfère le laboratoire permanent du Théâtre de la Veillée, dont il est le pivot, aux scènes des théâtres institutionnels. Exigeant, il propose des spectacles audacieux, un théâtre de recherche à l'enseigne de la formation qu'il a acquise en Pologne. Son théâtre puise à même la culture mondiale, que ce soit par l'adaptation de scènes tirées de *l'Idiot* de Dostoïevski, le journal de Nijinski ou un spectacle Balzac. S'il n'y avait que la scène, Gabriel Arcand, qui laisse à d'autres la publicité et les téléromans, ne serait probablement connu que d'une poignée d'initiés que l'énergie peu commune qu'il déploie sur scène impressionnerait fortement.

Au cinéma, sa palette est nettement plus large. S'il s'associe volontiers à de jeunes cinéastes et à des projets très personnels, il accepte également de tourner dans des films au profil nettement plus commercial. Ainsi apparaît-il dans *Mémoire battante* de Arthur Lamothe aussi bien que dans *Panique* de Jean-Claude Lord ou dans *Agnes of God* de Norman Jewison. Après avoir fait ses débuts dans *la Maudite Galette* (1971), d'une remarquable fidélité, il tiendra un rôle dans chacun des longs métrages de fiction de son frère Denys, *Réjeanne Padovani*, *Gina*, *le Crime d'Ovide Plouffe* et *le Déclin de l'empire américain*. Toutefois, il lui aura fallu attendre *les Plouffe*, film et série de Gilles Carle, pour que le grand public le connaisse véritablement. Sa composition particulièrement nuancée d'Ovide Plouffe, intellectuel tourmenté issu d'une famille d'ouvriers, l'impose tout à fait.

Gabriel Arcand vit volontairement en marge du cinéma, ne se pliant d'aucune manière aux règles du vedettariat et de la promotion. L'anti-star,

capable d'habiter avec autant de force et d'émotion un voyou qu'un curé, n'en a pas moins tourné dans une vingtaine de longs métrages ces 15 dernières années. Deux d'entre eux étaient présentés à Cannes cette année, *la Ligne de chaleur* de Hubert-Yves Rose et *les Portes tournantes* de Francis Mankiewicz. D'un côté, un premier film à petit budget; de l'autre une coproduction tournée à grands renforts de figurants et de décors d'époque. La participation de Gabriel Arcand à la cinématographie québécoise n'aurait pu trouver meilleure description.

Ciné-Bulles : *L'image est-elle importante pour vous?*

Gabriel Arcand : Quelle image?

Ciné-Bulles : *L'image publique et médiatique.*

Gabriel Arcand : Il est important pour un acteur d'être vigilant pour ne pas se laisser manger et manipuler par les journaux et les médias. Le phénomène de l'image est présent partout. Je fais affaire avec cela, selon *mon bon jugement*. À qui parle-t-on? Donne-t-on des entrevues pour obtenir du travail ou pour que l'on parle de soi? Est-ce aussi une façon de s'exprimer, parce qu'on est farouche dans la vie? Il peut y avoir de multiples raisons. J'en ai par-dessus la tête qu'on me demande toujours: d'où je viens, si je préfère le théâtre ou le cinéma et quel âge j'ai...

Une entrevue, comme toute forme de littérature, doit tendre à saisir la pensée du lecteur. Malheureusement, souvent cela ne fait que mousser l'image dont tu parlais. La vie est trop courte...

Ciné-Bulles : *J'ai souvent entendu des acteurs utiliser l'expression je me garde pour...?*

Gabriel Arcand : Comme la vierge le soir des noces?

Ciné-Bulles : *Dans le sens de se préserver dans la vie afin d'en donner plus pour le jeu.*

Gabriel Arcand : La vie ne fonctionne pas ainsi. La création non plus. Les rapports humains fonctionnent à partir d'échanges. Ils se réalisent dans le partage. La décision de se garder pour... serait justifiable dans le cas d'un engagement précis envers un projet spécifique. En règle générale, la création ne se stimule pas par la retenue. Les excès

Filmographie de Gabriel Arcand :

- 1971 : *la Maudite Galette* de Denys Arcand
- 1972 : *Réjeanne Padovani* de Denys Arcand
- 1972 : *Tu brûles, tu brûles* de Jean-Guy Noël
- 1974 : *Gina* de Denys Arcand
- 1974 : *Ti-Cul Tougas* de Jean-Guy Noël
- 1974 : *les Vautours* de Jean-Claude Labrecque
- 1976 : *Parlez-nous d'amour* de Jean-Claude Lord
- 1976 : *Panique* de Jean-Claude Lord
- 1978 : *l'Âge de la machine* de Gilles Carle (c.m.)
- 1979 : *Au revoir, à lundi* de Maurice Dugowson
- 1979 : *Suzanne* de Robin Spry
- 1980 : *les Plouffe* de Gilles Carle
- 1982 : *Mémoire battante* de Arthur Lamothe
- 1982 : *le Toaster* de Michel Bouchard (c.m.)
- 1983 : *le Crime d'Ovide Plouffe* de Denys Arcand
- 1985 : *Agnes of God* de Norman Jewison
- 1985 : *Metallo Blues* de Michel Macina (c.m.)
- 1986 : *le Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand
- 1987 : *Danny* de Yves Dion (m.m.)
- 1987 : *la Ligne de chaleur* de Hubert-Yves Rose
- 1988 : *les Portes tournantes* de Francis Mankiewicz

« Quand il travaille pour le cinéma, l'acteur doit agir en fonction de la machine qui sert d'intermédiaire entre lui et le spectateur. Son but, faire sentir la présence et l'existence de son personnage au public, est le même qu'au théâtre. Pour y parvenir, chaque médium suit son propre chemin... La caméra avec ses gros plans permet à l'acteur d'exprimer certaines choses avec un mouvement ou une expression qui serait imperceptible au théâtre. C'est vraiment une question de médium. »

(Gabriel Arcand, **Continuum**, 24 septembre 1984)

« Le travail au cinéma est très solitaire et n'exige pas que je m'intègre à un milieu. Il y aurait une contradiction, si on me voyait à la télévision dans **Poivre et sel**, et en même temps dans **l'Idiot**. Ou encore si je jouais dans une pièce d'Antonine Maillet, après m'être battu 10 ans pour établir un lieu de recherche et de création! »

(Gabriel Arcand, **l'Actualité**, octobre 1987, pages 86-87)

« Gabriel s'améliore continuellement comme acteur, il est beaucoup plus souple qu'à ses débuts. Peu d'acteurs québécois ont tourné autant que lui. Il sait se servir de la caméra et de l'objectif, il sait modifier son jeu quand il est en gros plan. Bergman disait préférer les acteurs avec lesquels il sentait le danger. Moi aussi. Gabriel donne toujours l'impression qu'il va exploser. »

(Denys Arcand, **l'Actualité**, octobre 1987, page 87)

peuvent parfois aider à la création, à certains moments de la vie. C'est subjectif, propre à chacun. Il faut choisir entre faire ou ne pas faire. Si l'on hésite trop à s'engager, on perd les moyens d'agir.

Ciné-Bulles : *Le fait de jouer, n'est-ce pas, au fond, une façon d'observer la vie?*

Gabriel Arcand : Je n'ai pas vraiment envie de répondre à cela... Tous les êtres humains ont le sens de l'observation, sauf peut-être les biologistes. Il s'agit d'une race à part, parce qu'ils passent leur vie à tout analyser. Cela me rappelle une histoire amusante, celle d'un Jésuite qui enseignait cette science au Collège Sainte-Marie. Il avait laissé sur la porte de sa chambre une note qui disait ceci : « Je serai de retour dans cinq minutes. » Puis, il est revenu cinq minutes plus tard et, voyant la note, il s'est dit : « Je repasserai. »

Peu de choses appartiennent aux acteurs, sinon un gros ego et un immense besoin d'être aimé, lié à un imaginaire irrépressible. On a l'impression que leur métabolisme doit se transfigurer continuellement. C'est une sorte d'opération alchimique, quand on regarde De Niro ou Depardieu. En musique, il existe le cas de virtuoses : Paganini, Glenn Gould. On en retrouve aussi dans les grandes traditions orientales telles que le no et le katakali où la pratique est transmise de père en fils, depuis des générations. Les clowns s'apparentent aussi à cette virtuosité-là.

Ciné-Bulles : *Comment peut-on jouer juste?*

Gabriel Arcand : C'est une question qui dépasse les cadres du théâtre et du cinéma. Jouer juste... On joue juste par rapport au ton d'un film, d'un texte, d'une oeuvre. C'est juste par rapport à un film de Bresson ou de Stone. La mesure change. L'interprète est un réceptacle qui porte ce que l'on transvide en lui. Il n'est pas intéressant en lui-même. Il ne l'est qu'en fonction de ce qu'il charrie. Godard, dans **Soigne ta droite**, joue très juste. Aussi bien que Michael Douglas dans **Wall Street**.

Ciné-Bulles : *À vrai dire, il s'agit de moins faire semblant?*

Gabriel Arcand : C'est peut-être aussi mentir avec tout son coeur. Si je suis capable de le faire,



Gabriel Arcand (Photo: Louise Oligny)

je suis déjà plus proche de ce qu'on appelle la vérité du jeu.

Ciné-Bulles : *À quoi ressemblent les personnages que tu interprètes dans **la Ligne de chaleur** de Hubert-Yves Rose et **les Portes tournantes** de Francis Mankiewicz?*

Gabriel Arcand : **La Ligne de chaleur** est le premier long métrage de Hubert-Yves Rose. Je suis heureux d'avoir participé à ce film. Sa facture diffère de ce que nous sommes habitués de voir ici. Beaucoup de plans-séquences et de plans larges. Le film raconte l'histoire d'un homme, dont je joue le rôle, qui va, avec son fils de 10 ans, chercher la dépouille de son père en Floride. Il refait en voiture le trajet que son père lui faisait faire enfant. Ce voyage le ramène à l'intérieur de lui-même. Selon Freud, c'est le principe de la régression. Ce personnage en opère effectivement une.

Entretien avec Gabriel Arcand

Finalement, le film trouve sa résolution. Dans **les Portes tournantes**, je joue à nouveau un père, mais il s'agit d'un petit rôle : celui d'un peintre taciturne. Il est en quelque sorte l'intermédiaire entre l'enfant et sa grand-mère (Monique Spaziani). L'histoire s'échelonne des années 40 à aujourd'hui. Le scénario est adapté d'un roman de Jacques Savoie.

Ciné-Bulles : *Quelle est votre définition de la fascination ?*

Gabriel Arcand : Ce sont des choses qui s'impriment dans l'inconscient. Quand on parle de fascination, on fait allusion à l'imaginaire. C'est ce qui réveille en nous l'émerveillement et le désir... certaines couleurs, un état émotif, une femme, un regard, une respiration ou une main qui se pose... Cela peut-être aussi la perception de la vie qui bat charnellement autour de moi, dans mes cellules et, en même temps, comme le disait Dostoïevski : « L'homme vit, chaque jour de sa vie, avec l'apparente certitude qu'il est éternel. »

Dans **L'Idiot**, que nous avons monté au Théâtre de la Veillée, quelqu'un raconte à un autre personnage l'histoire d'un condamné sur le point d'être exécuté. Ce dernier s' imagine ce qu'il ferait si sa vie était épargnée. Il se dit qu'il ne perdrait plus une seconde et qu'il vivrait intensément. Il est gracié. On lui rend la liberté. Le premier individu explique qu'il a rencontré l'ex-prisonnier dans un train, quelques années plus tard. L'interlocuteur lui demande : « Et alors, est-ce qu'il ne perdait plus son temps ? » Le conteur répond ceci : « Il vivait dans la même négligence qu'avant, sinon pire... » Tout cela me fascine vraiment !

Ciné-Bulles : *Un film terminé, c'est un peu comme une lettre envoyée...*

Gabriel Arcand : C'est à toi et cela ne l'est plus. Cette preuve existe, mais elle ne t'appartient plus au moment où tu la regardes. Dans le cas d'un acteur, l'ambiguïté provient du fait que la même enveloppe corporelle mène la vie quotidienne et le métier. Il faut être très attentif pour ne pas tout confondre. On pose beaucoup de questions aux acteurs pour comprendre le comportement humain. On se dit qu'ils sont allés *de l'autre côté*... Comme Dante avec son enfer... Finalement, je réponds aux questions pour partager une expérience que je ne pourrais peut-être pas partager dans mon quotidien. ■



Métallo Blues



Le Déclin de l'empire américain



La Ligne de chaleur